

Christopher Middleton

Deux proses

traduites de l'anglais par André Le Vot

LE VISAGE DE BALZAC

Si seulement son nom vous revenait, vous pourriez le localiser ce village, sur une carte à petite échelle ; chaque année vers la fin juin, au moment précis où le vent se calme, le visage de Balzac apparaît nettement inscrit sur le plâtre d'un mur effondré à l'écart.

Le village est vide maintenant ; des roses trémières, des figuiers, des buissons d'herbes prospèrent au long des pentes de six ou sept ruelles sinueuses. Vous pouvez vous y promener : les portes sont obstruées par des planches, les volets des fenêtres sont fermés, les toits se sont effondrés, et soudain ils seront là, les traits de Balzac.

Sa tête, dans la posture exacte où l'a saisie Nadar – il s'agit bien de Nadar ? – se redresse, la boucle noire tombe en travers du front, une expression à la fois placide et bravache, accentuée par le coup de menton, domine ce portrait composé par l'ombre du feuillage. C'est Balzac tout craché, intrépide, et pour l'instant soulagé de son corps.

Autrefois, il y avait une bastide, mais cela ne vaut plus rien ; son réfectoire forme une voûte au-dessus de l'étroite rue pavée. Creusées dans les murs de pierre de chaque côté, deux respectables conduites, érodées maintenant, avaient pour tâche d'acheminer les excréments seigneuriaux jusque dans la rue. C'en est enfin fini, au rythme lent où la nature, pied à pied, abolit la culture, des remugles de merde économique sous les narines de Balzac. Et les ragots des villageois ne se multiplient pas en envolée grandiose.

Si l'on pouvait trouver des maçons, des charpentiers, des plombiers, des sourciers, les petites maisons, dont même les étrangers en vacances se détournent, pourraient sans aucun doute être restaurées, mais seulement au prix d'une énergie balzacienne, ingénieuse et persévérante, et retrouver leurs beaux jours d'antan, pourquoi pas, avec une stabilité absente des chroniques, qui s'étendrait à leurs ustensiles, leurs chèvres, leurs abbés, leurs alpages et leurs laitières.

Plus réceptif que la plupart, le visage de Balzac domine la désolation alentour. Silhouettée par les ombres portées de l'arbre dans le soleil d'après-midi, l'impétueux visage de Balzac contemple la scène, la moustache en bataille, les yeux à l'abri de leurs orbites, tandis que les virevoltes des hirondelles, le passage des souris, les passions des libellules, les intrigues de chauves-souris effarouchées édifient quelque chose dans sa tête d'ombre. Quand le vent souffle, les herbes se courbent, un volet claque, le visage se disperse. Un grillon grésille dans une cuisine, une vieille poutre équarrée à la hache gémit sous son toit ; le visage de Balzac attend que le vent tombe pour qu'on puisse à nouveau l'apercevoir.

L'EXÉCUTION DE MAXIMILIEN

Déjà 1890, ou presque, mais pas plus tard. Voici la pièce. C'est là que... Méry Laurent recevait Mallarmé et Gervex. C'est la pièce où ils furent photographiés. (Courbé sous le voile derrière son trépied se tient un photographe professionnel engagé pour l'occasion, à moins que ce ne soit le Dr. Evans, le protecteur de Méry, dont le regard diagonal balayait naguère l'intérieur de la bouche de Napoléon III ; à moins que, ayant lancé un dernier coup d'œil à la bouche de Napoléon III il y a vingt ans à peu près, le Dr. Evans ait déjà quitté la scène). C'est d'abord Méry que l'on voit, assise à son piano à queue. Sa chevelure paraît plus brune, plus éclaircie qu'elle ne devrait ; selon tous les témoignages c'était un torrent lumineux, couleur de miel. On voit Mallarmé, la barbiche blanchissante sous sa lèvre inférieure. Debout derrière Méry il se précipite pour saisir quelque chose, une émotion, le bras tendu vers le bas, comme pour évoquer les fesses absentes de toutes les culottes bouffantes. Nous voyons Gervex penché en avant, les bras croisés sur le dossier de sa chaise, le regard fixé sur Méry, profil grisonnant, jambes courtes et genoux cagneux dans son pantalon à rayures. Les deux grandes fenêtres sont closes. Il y a des roses sur le piano : ce pourrait être le printemps. Est-ce que ces gens, avec leurs maux de tête, se sentent seulement à l'aise dans ces pièces scellées et énigmatiques ? Des lambréquins profonds surplombent les draperies de velours spongieux ; une petite fenêtre est après tout restée ouverte, car dehors, étrangement suspendue en l'air derrière la petite tête de Méry, coquettement penchée au milieu de l'espace... la racaille mexicaine en uniformes français fusille Maximilien à bout portant. Maximilien se tient entre deux larrons, qui sont

des généraux, également fusillés par leur racaille avec des fusils français et des balles françaises. Maximilien, alors que les balles lui percent le torse, porte un grand sombrero. C'est là ce qui semble advenir, c'est là qu'a lieu l'action, dans l'air du dehors, dans la pénombre de cette soirée artistique. Quand on retourne dans la pièce, tout est retenu en ordre, sauf le parfum. Des bric-à-brac sont retenus dans leur cage de verre ; et dans un lourd tissu damassé, le piano ; retenus dans leurs cadres pesants, des tableaux miniatures sur les panneaux du mur, la plupart de Manet. Même le sofa est retenu par la peau d'un lion, les personnages dans leurs vêtements, le miroir dans ses dorures ornées ; et suspendu au-dessus du miroir, afin qu'elle puisse voir son beau visage, un portrait de Méry glisse de biais, brouillé, retenant dans son verso invisible une forme oblongue à peine moins négative que le zéro d'azur qui hante encore et encore excite Mallarmé, alors qu'il se précipite en tendant le bras. L'huile retenue dans les grandes lampes de cuivre est si pure, si calme, la mèche qu'elle nourrit (« humecte ») ne fume pas comme le font encore les fusils alors que Maximilien découvre que la Banque de France a décidé de le laisser tomber. Le plus grand tableau, que personne ne regarde, peut être identifié par l'homme-lion. Logé dans l'angle inférieur droit de la seule partie visible, il gribouille une élégie avec une plume blanche, peut-être en l'honneur de son pelage qui maintient le sofa. Au-dessus de la métamorphose de Maximilien et de ses généraux larrons partis en fumée, un oiseau de paradis flotte, ou reste accroché, en état de décomposition. Sous de si nombreuses paupières, les roses du piano, fraîches, offertes avec un sourire par Mallarmé, font mine de n'être le sommeil de personne. Elles trembleront quand Méry se retournera vers son clavier et conclura la soirée par une fougueuse danse du chapeau.